

## **« Que pensaient-ils lorsqu'ils nous voyaient ? » (Hédi Fried)**

Villes allemandes et civils dans les souvenirs des survivants juifs des camps extérieurs du KL Neuengamme (1944-1945)

Merci beaucoup de m'avoir donné l'occasion de parler aujourd'hui.

Je voudrais commencer mon exposé par une petite note parue le 2 mars 1945 dans les journaux quotidiens de Hambourg. Elle rapporte un accident impliquant un « train spécial » – un tramway particulier – près de la gare centrale de Hambourg, dans lequel 14 détenus ont perdu la vie. La présence des « internés », ensuite désignés comme « détenus », est présentée comme allant de soi – sans qu'aucune explication ne soit jugée nécessaire. L'accident, dont le nombre de morts à long terme fut bien plus élevé, est évoqué dans les récits de plusieurs survivants du camp extérieur d'Eidelstedt. Tous avaient été déportés à Hambourg à la mi-1944, depuis Auschwitz, en tant que persécutés juifs.

Dans mon exposé, je souhaite prendre cette note de journal comme point de départ pour aborder plusieurs questions qu'elle soulève : comment en est-on arrivé à la présence de détenus juifs de camps de concentration dans une grande ville allemande ? Dans quelle mesure ce chapitre de la Shoah fut-il visible pour les civils allemands ? Et surtout – comment s'articula le contact des détenus juifs avec la population civile en dehors du système concentrationnaire, dans la phase finale du national-socialisme ? Comment, enfin, les survivants se sont-ils souvenus de ces contacts et des villes dans lesquelles ils furent employés ?

Il va de soi qu'avec le temps limité qui m'est imparti, je ne pourrai qu'effleurer ces thèmes complexes.

La majorité des archives du camp de concentration de Neuengamme et de ses camps extérieurs ayant été détruite avant la libération, nous ne connaissons les noms de certaines victimes de l'accident de tramway que grâce aux registres d'état civil conservés à Hambourg. Leur nationalité y est indiquée comme « hongroise », ce qui nous donne un indice sur un aspect essentiel de leur déportation, qu'il convient d'examiner plus en détail.

La plupart d'entre vous connaissent sans doute à grands traits la « Aktion Ungarn », c'est-à-dire la déportation d'environ 437 000 Juifs de Hongrie vers Auschwitz entre mai et juillet 1944. La Hongrie abritait alors l'une des dernières grandes communautés juives d'Europe encore relativement épargnée par les déportations vers les camps de concentration et d'extermination. Cela changea brutalement avec l'entrée de la Wehrmacht en mars 1944.

Il est important de rappeler ici que la Hongrie, alors alliée de l'Allemagne, avait obtenu d'importants gains territoriaux les années précédentes. Depuis 1938, elle avait annexé des parties de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Yougoslavie. Environ 45 % de la population juive « hongroise » vivait dans des territoires qui n'avaient fait partie de la Hongrie ni avant 1938 ni après 1945. Beaucoup de ces personnes ne se considéraient donc pas comme hongroises, ni en 1944 ni après 1945.

Ceci est d'autant plus important que, dans ces régions annexées, commencèrent les premières mesures d'exclusion systématique, suivies très rapidement des déportations vers Auschwitz. Les célèbres prisonniers « hongrois » de l'Album d'Auschwitz venaient par exemple de Transcarpatie, une région qui faisait partie de la Tchécoslovaquie avant 1938, de l'Union soviétique après 1945, et qui est aujourd'hui en Ukraine. Il faut donc être prudent lorsqu'on qualifie ces prisonniers de « hongrois ».

La majorité des Juifs déportés lors de « l’Aktion Ungarn » furent assassinés immédiatement à leur arrivée. Une petite partie fut cependant sélectionnée pour le travail forcé. Parmi eux, environ 500 femmes, principalement originaires de Transcarpatie et d’anciennes régions roumaines, furent probablement déportées à Hambourg début juillet 1944.

Et ce, alors même que, deux ans plus tôt, un ordre d’Himmler avait prévu de rendre « sans Juifs » tous les camps de concentration du Reich – ce qui avait notamment conduit à la déportation des détenus juifs de Neuengamme vers Auschwitz. Désormais, c’était l’inverse : des détenus juifs étaient envoyés dans le Reich et dans les camps extérieurs de Neuengamme. L’épuisement d’autres formes de main-d’œuvre forcée entraîna un revirement dans la politique nazie vis-à-vis des détenus juifs : face à la pénurie dramatique de main-d’œuvre dans l’économie de guerre allemande et aux grands projets d’armement, on décida d’utiliser également les Juifs déportés de Hongrie comme travailleurs forcés.

Himmler déclarait pourtant encore en mai 1944 que pas un seul de ces prisonniers juifs ne devait apparaître « dans le champ de vision du peuple allemand ». La SS exigeait d’ailleurs que les camps extérieurs comptent au moins 1 000 personnes afin de garder le contrôle et de limiter les contacts avec la population civile. Mais la demande de l’industrie allemande pour cette nouvelle main-d’œuvre esclave prit rapidement son autonomie. Le seuil minimum fut abaissé à 500. Ainsi, en juillet 1944, un transport comprenait 500 femmes juives de « Hongrie », 500 femmes juives déportées de Theresienstadt, et, peu après, 500 femmes juives du ghetto de Lodz.

Ces femmes, ayant survécu à Auschwitz, furent témoins de l’antisémitisme exterminateur nazi et de l’assassinat de leurs proches, amies ou codétenues. Elles constituèrent le premier camp extérieur féminin de Neuengamme : le camp du Dessauer Ufer, dans le port de Hambourg.

La survivante tchèque Franci Epstein se souvient :

« Une image étrange attendait les voyageuses le soir suivant, lorsque le train ralentit et finit par s’arrêter à Hambourg – juste devant une rangée de bâtiments sombres de trois étages, avec d’énormes portes coulissantes à chaque étage. Aux portes et aux fenêtres pendaient de jeunes hommes comme des grappes de vigne ! Toutes sortes de jeunes hommes dans des uniformes inconnus sans insignes, ils riaient et criaient quelque chose, manifestement enthousiasmés par l’arrivée d’un wagon entier de jeunes femmes. Les dames restèrent sans voix, puis elles aussi sourirent et firent des signes de la main. »

Les hommes qu’Epstein décrit étaient des internés militaires italiens logés dans le même bâtiment. Ici apparaissent déjà plusieurs aspects essentiels que l’on retrouve dans les souvenirs des survivants. D’une part, les prisonnières juives ne furent pas seulement utilisées dans des sites souterrains. Les femmes du Dessauer Ufer furent employées dans le programme Geilenberg pour déblayer les gravats dans l’industrie pétrolière du port de Hambourg, vitale pour la guerre. Mais comme l’ont montré les recherches de Marc Buggeln, il était à l’origine prévu que ces femmes construisent des logements provisoires pour la population civile hambourgeoise – une population qui souffrait d’une grave pénurie de logements depuis le bombardement de Hambourg à l’été 1943. À Brême et dans d’autres villes d’Allemagne du Nord, on a également attesté que des prisonnières juives d’Auschwitz furent utilisées pour le déblaiement et la construction de baraquements.

D’autre part, les camps extérieurs qui furent créés pour ces prisonnières à partir de la mi-1944 s’installèrent à un moment où il existait déjà un système très développé de camps de travail forcé en Allemagne, souvent spatialement proches des camps extérieurs. La forme de contact la plus fréquente, décrite par les survivantes, fut donc celle avec d’autres travailleurs forcés – comme dans ce cas avec les internés militaires italiens.

Après seulement deux mois, le groupe fut divisé. La SS insistait pour maintenir les groupes nationaux autant que possible, c'est pourquoi les prisonnières déportées de Hongrie furent presque toutes transférées au camp extérieur de Wedel puis à celui d'Eidelstedt ; celles de Theresienstadt furent envoyées à Neugraben ; celles du ghetto de Lodz à Sasel – lieux où elles devaient construire des abris provisoires. Tous ces camps extérieurs furent ainsi remplis d'environ 500 prisonnières, ce qui correspondait – rappelons-le – à la taille minimale exigée par la SS.

Les survivantes racontent la formation de « petites familles » au sein du groupe – il s'agissait souvent de véritables parentes, comme Hedi Fried et sa sœur Livia Fränkel, ou d'anciennes amies ou connaissances. Cette solidarité fut grandement favorisée par le fait que beaucoup de ces femmes avaient été ensemble depuis leur déportation.

Alors que le camp du Dessauer Ufer se trouvait dans une zone industrielle, les autres camps extérieurs mentionnés étaient situés à la périphérie de la ville – là où devaient être construits les abris. Mais d'après les témoignages des survivantes, les femmes ne travaillaient pas seulement à ces endroits. Elles étaient régulièrement envoyées en petits commandos déblayer la neige ou les gravats dans le centre-ville et se retrouvaient ainsi au cœur de la vie civile de Hambourg.

Hedi Fried se souvient notamment d'un jour où les prisonnières durent déblayer la neige près de la gare centrale de Hambourg, et écrit :

« Que pensaient-ils lorsqu'ils nous voyaient : des femmes amaigries jusqu'aux os, vêtues de haillons, courbées en train de pelleter la neige ? Ou bien ne nous voyaient-ils même pas ? On ne voit pas ce qu'on ne veut pas voir. Quelques personnes s'arrêtèrent et nous regardèrent, mais personne ne s'approcha ni ne posa de questions. Plus tard, ils diraient qu'ils n'avaient rien su. Et plus tard encore, que tout cela était un mensonge. »

Nous n'avons certes pas de photos de ces commandos de travail à Hambourg, mais il existe des clichés de Brême montrant des femmes juives, également déportées de Hongrie à Auschwitz, en train de déblayer les ruines – images qui prouvent la visibilité de tels commandos dans l'espace urbain.

Il ne surprendra personne qu'il existe très peu de sources, du point de vue des civils allemands, concernant ce contact entre la population et les détenus. Dans les années 1980, un étudiant hambourgeois mena des entretiens avec d'anciens voisins du camp d'Eidelstedt. Je trouve ces entretiens très intéressants car, d'un côté, il rencontra plusieurs voisins qui décrivirent le camp et les prisonnières, disaient les avoir vues partir travailler ou même avoir travaillé à côté d'elles ; mais d'un autre côté, en examinant attentivement ces descriptions, on remarque qu'ils confondent souvent le camp de concentration avec d'autres camps de travail forcé, notamment pour les soi-disant « travailleuses de l'Est ».

Et bien sûr, de nombreux voisins rapportèrent qu'eux-mêmes, ou quelqu'un qu'ils connaissaient, avaient donné de la nourriture aux détenues.

En effet, il existe aussi quelques récits de survivantes décrivant comment de la nourriture leur avait été discrètement donnée – plus souvent par des ouvriers que par des civils. Mais ces récits sont bien plus rares que la place qu'ils occupent dans les souvenirs des voisins. Lucille Eichengreen, qui fut détenue aux camps extérieurs du Dessauer Ufer et de Sasel, écrivit plus tard à propos d'une publication similaire concernant le camp de Sasel :

« Le petit livret des étudiants de Sasel, écrit seulement après la guerre, décrit que les habitants nous avaient laissé de la nourriture. Mais malheureusement, nous n'avons jamais trouvé ces dons. C'est une histoire d'après-guerre qui n'est pas vraie. »

Le contact avec la population civile allemande est décrit par les survivantes comme minimal – même si la plupart évoquent une visibilité mutuelle. Néanmoins, presque toutes rapportent avoir reçu de l'aide – mais le plus souvent non pas des Allemands, mais d'autres travailleurs forcés. Hédi Fried, par exemple, décrit les internés militaires italiens :

« J'ai aussi trouvé de nouveaux amis. Au-dessus de nous logeaient des prisonniers de guerre italiens, qui essayaient de nous parler par la fenêtre. Quand ils apprirent qui nous étions, ils nous firent descendre des paquets attachés à une ficelle. Nous leur avons renvoyé une lettre. Ils nous donnèrent des cigarettes, du chocolat et de la confiture – des choses que nous apprécions non seulement pour leur valeur, mais comme signe d'intérêt humain. »

De telles histoires – concernant des internés militaires italiens, des prisonniers de guerre français et d'autres travailleurs forcés – se retrouvent dans de nombreux récits.

Et cela constitue un point vraiment essentiel concernant les prisonnières juives des camps. Hambourg abritait presque un demi-million de travailleurs forcés dans un dense réseau de camps.

Pour les femmes juives, cela signifiait que, même si le travail forcé dans une ville allemande était pour elles quelque chose de nouveau, les travailleurs forcés mal nourris et mal vêtus faisaient déjà partie du quotidien de la ville, et les camps extérieurs furent souvent construits sur le terrain de camps de travail déjà existants. Pour les civils voisins, les détenues juives et leur souffrance visible n'étaient donc pas nécessairement une nouveauté. En revanche, ce furent d'autres travailleurs forcés qui partagèrent leur nourriture et parfois même des médicaments avec elles, qui établirent un contact et les considéraient comme des êtres humains. Beaucoup de survivantes ont décrit cela comme vital, surtout après l'expérience d'Auschwitz.

Mais revenons à cet accident de tramway, dont Hédi Fried et d'autres survivantes se souviennent. Elles racontent comment un bâtiment bombardé s'effondra sur le tramway, tuant immédiatement de nombreuses détenues qu'elles connaissaient, tandis que beaucoup d'autres furent gravement blessées. Elles décrivent aussi comment la SS ordonna que seuls les corps des mortes soient chargés dans les ambulances. Les blessées furent renvoyées au camp d'Eidelstedt, où elles furent soignées par une infirmière débordée et un médecin français. Beaucoup moururent dans les jours suivants, faute de soins médicaux.

La visibilité dans l'espace urbain ne protégea donc pas ces femmes. Au contraire : lorsque les forces alliées approchèrent quelques semaines plus tard et que la fin de la guerre et la libération de la ville semblaient imminent, la souffrance visible des prisonnières fut considérée comme un problème pour la ville. Celle-ci insista pour que les camps soient dissous et que les femmes juives soient déportées à Bergen-Belsen. Les conditions y étaient catastrophiques, et beaucoup ne survécurent pas à cette dernière déportation.

En conclusion, nous pouvons dire :

Le traitement des prisonnières juives des camps de concentration ne peut être compris qu'en lien avec le système général du travail forcé. Alors que la SS exigeait initialement de grands groupes de détenus et voulait éviter les contacts avec la population civile allemande, la pression économique et administrative conduisit à des affectations très visibles, avec de nombreuses occasions de contact. À partir de la mi-1944, les femmes juives furent présentes dans Hambourg en petits commandos, visibles dans la ville – et intégrées au quotidien urbain. Les contacts avec la population se limitèrent pour l'essentiel à une visibilité réciproque, tandis que les véritables gestes d'aide vinrent surtout d'autres travailleurs forcés – bien qu'ils fussent moins bien lotis

que les civils allemands et exposés à des punitions plus sévères. On peut supposer que la manière dont la population urbaine géra la présence des prisonnières juives venues d'Auschwitz s'appuya sur des schémas déjà établis pour d'autres formes de travail forcé. Les mesures que les nazis finirent par prendre n'avaient pas pour but de cacher la souffrance des prisonnières à la population allemande, mais bien de cacher leur visibilité et leur présence dans la ville aux yeux des Alliés.